

Jean-Paul Coco

Le Cas Social



A Joseph, Marie-Antoinette et Jean-Baptiste.

Avant-propos

Quelques jours après la publication de mon premier livre Opuscule, j'ai été surpris par le courrier de mes lecteurs. Tous, allant dans le même sens pour me signifier la complexité du point de vu des mots et du sens : « C'est merveilleux à lire, mais il m'a fallut un dictionnaire toutes les deux phrases... Nous n'avons pas tous un vocabulaire riche, les mots m'ont empêché de saisir le sens. » Pour mon premier livre, le fruit d'un long travail et d'un amour pour la langue, je jugeais la remarque injuste mais pertinente. Une auto-analyse stylistique était nécessaire pour comprendre la critique des lecteurs. Je me replongeais dans le contexte, dans le souvenir de l'écriture : je revois une rupture sentimentale, j'entends les gens dans la rue user d'un vocabulaire archaïque, c'est la fin d'un système politique sur ma terre natale, je suis étudiant en philosophie et ma famille est loin de moi, la pression de bien faire, la pression de réussir à bien faire... alors je conclus ces critiques fondées : « Opuscule n'est pas un livre qui vous parle, c'est un livre qui vous regarde et vous observe... J'ai été dur

envers moi, plus jamais je ne le serai envers vous ! »
Je promis à une de mes lectrices.

Six mois après, en quête d'inspirations et l'angoisse de la page blanche, un évènement vint éclairer mes sens : la perte d'un être cher. Ce jour, assis sur mon bureau, cherchant les mots, mon téléphone sonne pour m'annoncer cette triste et pénible nouvelle. La souffrance de ma grand-mère m'accabla deux fois plus. Ne pouvant rien faire, car loin des miens, je m'acharnai à écrire pendant des heures en visant l'essentiel sans mots compliqués, sans allusions indéchiffrables je réconfortais oralement ma grand-mère. Un mois après, le résultat fut affreux, mais l'esprit envahissait déjà la future œuvre, je venais de poser les bases même du Cas social.

Si mon premier livre est un livre qui vous observe, celui que vous vous apprêtez à lire est un livre qui vous parle, c'est un livre verbal, oralement écrit comme dans la coutume de mes origines. Il est modeste et vise tout un chacun, à l'image de ma grand-mère qui souriait du coin des lèvres en me lisant. Son but n'est pas de plaire, c'est de redonner la parole à cette personne au fond de nous, celle qui murmure à notre sang des sommations repoussantes. Cet être, est ce que j'appelle le « Je anesthésié », le Je endormi par la société, ce Je qui me pousse à dire « Oui » à l'existence : le Je dangereux.

Pourquoi « dangereux » ? Parce que la société nous empêche d'être entièrement nous-mêmes, nous ne nous appartenons plus, nous ne sommes plus que des idées d'hommes. Qu'est ce qu'une idée d'homme ? C'est tout ce qu'un homme doit avoir pour être considéré comme tel : un travail, une

maison, un compte en banque, un téléphone, une voiture, une femme, des enfants... A laquelle s'additionnent d'autres idées comme par exemple ce qu'il doit être : bon consommateur et obéissant. Plusieurs personnes passent sur terre sans exister, sans avoir vécu, c'était le cas de mon oncle. Vivre c'est risquer tout pour vivre, ce n'est pas être à l'abri ; à l'abri de la vie on cesse de vivre. Vivre ce n'est pas prévoir, pas d'après, pas d'avant : vivre c'est maintenant.

Dans le premier extrait de *Le Cas Social*, le protagoniste se présentera dans un monologue où surgit une conception originale de l'existence. Dans le second extrait, il ouvre son cœur en narrant l'arrière-goût oppressant de sa vie sociale. Contrairement au précédent livre qui observait l'homme dans son environnement, celui-ci parle à son lecteur de la façon la plus déraisonnable, sans convention, sans logique, avec toute la puissance et la peur que dégage une vérité venue trop tôt.

Première partie

« Libera te tutemet ex inferis¹ »

¹ « Sauve-toi toi-même de l'enfer »

« Un »

Je suis je, je suis moi, un être pensant en quête d'origine ; je suis aussi l'indifférent, le libertaire : je ne suis en aucun cas un cas social. Cela pourrait vous sembler réducteur de résumer mon être à cela. A vrai dire, je me plais comme je suis et je ne compte pas changer ma nature.

Mes habitudes sont moi et mes autres habitudes sont en moi. Bien que considérant la société, le dialogue, les libertés et la fameuse concorde, je tiens à mon être et à son existence à part entière. De plus, j'ai un tas de préjugés sur la société actuelle qui découragent mon adhésion. La société pourrait faire de moi un garçon limité, or, je suis un jeune homme aux talents multiples. Si je ne me mélange pas, c'est par choix machinal. La bonne société aurait du mal à le concevoir avec ses leçons du vivre ensemble. Ce qui compte pour moi, c'est de concevoir très bien ma vie sans elle. Qu'elle ne vienne donc pas me dicter ma conduite, me dire de rire quand il faut, de retranscrire quand il ne faut pas ; j'ai appris à mes dépends que la vilaine société n'était pas saine. Qu'elle ne vienne pas me dire où est le bien et ce